

Recherches sociographiques



Jean-Paul BASILLARGEON, Pierre-C. BÉLANGER, André-H. CARON, Bernard DAGENAI, Luc GIROUX, Line ROSS, *Le téléspecteur : glouton ou gourmet? Québec, 1985-1989*

Jacques Lemieux

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, J. (1996). Compte rendu de [Jean-Paul BASILLARGEON, Pierre-C. BÉLANGER, André-H. CARON, Bernard DAGENAI, Luc GIROUX, Line ROSS, *Le téléspecteur : glouton ou gourmet? Québec, 1985-1989*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 373–376. <https://doi.org/10.7202/057060ar>

fluence que chacun peut exercer et, enfin, à discerner les diverses modalités des interrelations qui, en définitive, constituent l'objet de son étude.

Ces interrelations entre journalistes et politiciens ressemblent à d'incessantes négociations qui procèdent de stratégies, forcément asymétriques, et reposent sur la mise en œuvre de tactiques variées. L'explication de ces stratégies et la découverte des ressources, contraintes et façons de faire des acteurs constituent, en définitive, l'objectif que vise Jean Charron.

Cet objectif, l'auteur l'atteint de brillante manière. Fondé sur une impressionnante revue de la littérature pertinente et sur les résultats d'une série d'entrevues avec des journalistes, politiciens et attachés de presse de Québec, le livre de Jean Charron présente une vue d'ensemble exceptionnellement éclairante des interrelations établies entre les politiciens et les journalistes.

Cette vue d'ensemble est très révélatrice du milieu étudié, en particulier du système d'interrelations entre politiciens et journalistes, à *Québec, aujourd'hui*, mais elle ouvre aussi sur le monde de la communication politique *en général*. Cette ouverture donne à l'ouvrage une dimension telle qu'il devrait s'imposer bien au-delà des frontières du Québec.

La qualité exceptionnelle de *La production de l'actualité* est tout à l'honneur de son auteur, né en 1953, professeur au département d'Information et de Communication de l'Université Laval. Cette qualité témoigne aussi de celles des personnes qui lui ont donné leur soutien dans l'entreprise de recherche qui a mené à ce livre, conçu initialement comme thèse de doctorat en science politique. La qualité de l'ouvrage enchantera les personnes qui y découvriront, grâce à Jean Charron, la complexité et le grand intérêt du système d'interrelations qui lient politiciens et journalistes.

André BERNARD

*Département de science politique,
Université du Québec à Montréal.*

Jean-Paul BAILLARGEON, Pierre-C. BÉLANGER, André-H. CARON, Bernard DAGENAIS, Luc GIROUX, Line ROSS, *Le téléspectateur : glouton ou gourmet? Québec, 1985-1989*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 317 p.

La télévision, qui fait partie de la vie des Québécois depuis plus d'une quarantaine d'années, occupe dans leurs loisirs une place non négligeable. Non seulement y consacrent-ils à la fin des années 1980 plus d'une journée par semaine (soit une écoute hebdomadaire moyenne de 25 heures), mais encore ils y allouent une part significative de leur budget de loisir. En effet, la majorité des foyers québécois possèdent au moins deux téléviseurs, et les deux tiers sont équipés d'un magnétoscope et abonnés à la câblodistribution.

Toutefois, l'impact culturel et social de la télévision au Québec a jusqu'ici fait l'objet de bien peu d'études scientifiques. Tel est le diagnostic posé par Jean-Paul BAILLARGEON, dans l'introduction à cet ouvrage collectif produit sous sa direction et sous l'égide de l'IQRC (devenu depuis la section Culture et société de l'Institut national de la recherche scientifique). En effet, soutient Baillargeon, les études sur la télévision québécoise ont davantage mis l'accent sur les aspects institutionnels que sur les téléspectateurs. À propos de ces derniers, on

a plutôt produit des essais qui semblent reposer d'abord sur les vues personnelles de leurs auteurs et sur une vision nostalgique d'un passé embelli. Aussi l'objectif de cet ouvrage consiste-t-il à examiner empiriquement, surtout à partir de données inédites de Statistique Canada, l'utilisation que font les Québécois de la télévision. Plus précisément, il s'agit d'aller voir les menus télévisuels que se composent les diverses catégories de téléspectateurs en fonction des influences variées de leurs patrimoines culturels et de leurs conditions de vie. La période couverte, 1985-1989, constitue par ailleurs, pour l'industrie canadienne et québécoise de la télévision, une période de transition sur les plans technologique et institutionnel.

Dans les deux premiers des six chapitres de ce collectif, Jean-Paul BAILLARGEON décrit et compare l'écoute du grand public francophone et anglophone. On ne peut encore une fois qu'y constater une démonstration factuelle de la thèse des « deux solitudes ». Certes, on peut déceler quelques similitudes entre les deux groupes. On observe par exemple une écoute totale commune d'environ 25 heures par semaine. De même, dans les deux collectivités, le temps consacré à la télévision augmente avec l'âge et est associé positivement au sexe féminin, ce qui constitue une tendance générale nord-américaine sinon occidentale. On dénote enfin que l'écoute d'émissions en langue seconde est généralement inversement proportionnelle à l'âge (négativement associé à la scolarité et à la compétence bilingue).

Les deux grandes communautés linguistiques du Québec manifestent par ailleurs dans leurs choix télévisuels des intérêts non seulement divergents, mais qui de plus témoignent d'une mutuelle indifférence. Par exemple, si le visionnement d'émissions dans la langue seconde ne représente que 10% du temps d'écoute des francophones, cette portion se réduit à 4,5% chez les anglophones. Les différences s'avèrent encore plus frappantes lorsqu'on examine la provenance des émissions. On constate en effet que le Québec français, qui constitue pour l'ensemble de la planète, sinon la seule, du moins l'une des communautés non anglophones les plus massivement exposées à la production télévisuelle états-unienne, accorde néanmoins à ses productions locales un intérêt prépondérant, nettement supérieur à leur proportion de l'offre globale; suivent loin derrière les émissions provenant des États-Unis (surtout en traductions) et à l'état de traces, les produits du Canada anglais. Tandis que le Québec anglophone, non seulement ignore presque totalement la télévision du Québec français, mais boude même sa propre télévision nationale par rapport à celle de nos voisins du Sud, qui constitue, dans les domaines des variétés et des dramatiques, la source quasi exclusive de son imaginaire.

Cet attrait de la télévision états-unienne est également visible dans les menus télévisuels des communautés culturelles montréalaises, qu'examinent Pierre-C. BÉLANGER et Luc GIROUX au chapitre 3. À partir des données d'un sondage réalisé en 1992 par la maison CROP, complétées par une autre enquête réalisée en 1990 par Luc Giroux auprès d'adolescents allophones de Montréal, on observe trois phénomènes. En premier lieu, le milieu des communautés culturelles est de plus en plus diversifié dans ses pratiques télévisuelles, comme dans sa composition ethnique. Deuxièmement, sous le double impact de la loi 101 et de nouvelles vagues d'immigrants déjà familiers avec la langue française (Arabes ou Haïtiens), la fréquentation de la télévision francophone est en légère hausse. Néanmoins, la télévision anglophone maintient toujours sa domination globale, dans une proportion de deux pour un. Bélanger et Giroux font toutefois observer en troisième lieu que les habitudes de visionnement des néo-Québécois sont bien différentes selon les groupes d'âge: alors que les choix télévisuels des adultes semblent avant tout liés à des situations culturelles prémigratoires, on observe

chez les plus jeunes, « les enfants de la loi 101 » scolarisés en français, un engouement massif pour les productions télévisuelles états-uniennes. Selon les auteurs, cela pose bien sûr un sérieux problème de programmation télévisuelle, mais bien davantage un problème sociopolitique d'intégration sociale des communautés culturelles.

Certains affirmeront qu'il n'y a là rien de bien alarmant, puisque les jeunes Québécois francophones sont eux-mêmes fascinés par les produits télévisuels des États-Unis, mais que tout se rétablit avec l'arrivée à l'âge adulte. Pourtant, les données du Groupe de recherche sur les médias de l'Université de Montréal, analysées au chapitre 4 par André-H. CARON et son équipe, démontrent que cette fascination est bien moindre qu'on ne le pourrait croire. Les adolescents francophones (12 à 17 ans) aussi bien que les enfants (2 à 11 ans), visionnent moins de 10% d'émissions en anglais, et à peine 25% de traductions de l'américain. En somme, les jeunes Québécois francophones ne se distinguent pas tellement de leurs parents, en ce qui concerne la fidélité à leur télévision nationale. De même, enfants et adolescents anglophones imitent leurs aînés en consommant massivement des importations du Sud. Toutefois, les jeunes des deux communautés se ressemblent et s'opposent aux adultes, quant à leur facilité d'adaptation aux changements technologiques que connaît la télévision: télécommande, magnétoscope, jeux vidéo, télévision interactive. On peut toutefois concevoir que certaines de ces technologies, notamment le film vidéo ou le jeu électronique, pour ne rien dire des futures composantes de l'autoroute électronique, constituent en fait d'autres voies d'invasion pour la culture populaire américaine.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage se distinguent des quatre premiers sous deux aspects: d'une part, par le découpage d'un objet plus circonscrit quant au genre de produit télévisuel ou de public; d'autre part, par un plus grand effort d'interprétation des données empiriques, à la lumière des recherches internationales contemporaines sur la télévision. Au chapitre 5, Line Ross s'intéresse aux téléromans et à leur public francophone. Elle démontre que ce genre d'émission, qui ne représente que 8% du temps d'écoute moyen des Québécois (soit à peine 20% du temps consacré aux dramatiques), n'en occupe pas moins une place nettement supérieure à sa proportion dans l'offre de programmes. Situés dans les meilleurs créneaux des grilles-horaires, attirant des auditoires qui se chiffrent pour les plus populaires d'entre eux en millions de téléspectateurs des deux sexes et de tous les groupes d'âge, faisant régulièrement l'objet tant de discussions de salon, de cour d'école ou de bureau que de commentaires dans les médias, les téléromans constituent sans doute la « locomotive » de la culture populaire du Québec francophone. Leurs auteurs, dont plusieurs oeuvrent parallèlement dans le domaine de la culture « canonique », connaissent souvent une notoriété équivalente à celle des créateurs de best-sellers. Tout cela amène Line Ross à suggérer, dans la perspective d'études européennes et états-uniennes sur la réception, que le public des téléromans ne constitue pas seulement un simple agrégat statistique, mais une véritable communauté, dont le mythe fondateur serait selon elle *Les belles histoires des pays d'en haut*; nous suggérerions plutôt *Les Plouffe*, téléroman urbain qui illustre encore mieux l'entrée du Québec francophone dans la modernité nord-américaine.

L'arrivée de la câblodistribution à l'île d'Orléans, examinée par Bernard DAGENAI dans le sixième et dernier chapitre, constitue un autre exemple, quoique plus circonscrit et plus récent, de l'impact de la modernité sur une communauté en changement. Milieu de longue tradition agricole, de population presque exclusivement francophone, l'île d'Orléans se transforme toutefois progressivement en banlieue de la capitale du Québec. Dagenais met en per-

spective, à partir d'une série d'entrevues de groupes, les résultats de deux sondages réalisés sur l'île par la firme BBM, juste avant l'implantation du câble en 1987, puis quatre après. Il constate en premier lieu chez les insulaires une vision particulière de leur communauté : autant pour les agriculteurs «nés natifs» que pour les nouveaux arrivants banlieusards, l'île d'Orléans apparaît comme un milieu «authentique», proche de la nature, contrastant avec l'univers «artificiel» de la ville.

Sur cette vision du monde local se greffe un discours émotif sur la télévision, empreint d'une forte charge négative et en contradiction avec les pratiques : la télévision — et en particulier celle des USA — est décrite comme un loisir menaçant, dont on se méfie soi-même, mais auquel l'autre (le conjoint, le voisin, le rejeton) s'adonne trop souvent sans réserve. Contrastant avec ce discours, les données des sondages indiquent que les insulaires consomment autant de télévision que les autres résidents de la grande région de Québec et que la câblodistribution a atteint en quatre ans un taux de pénétration assez proche de la moyenne nationale. Dagenais souligne toutefois que l'impact du câble demeure quand même limité. D'abord, les insulaires se disent déçus de la minceur des véritables choix offerts par la nouvelle technologie. De fait, le temps d'écoute global de la télévision a diminué sur l'île durant la période couverte par l'étude : sur ce point, les insulaires se comparent de moins en moins aux ruraux et de plus en plus aux urbains de la grande région de la Capitale. En outre, le câble ne produit que de faibles déplacements de l'auditoire vers les nouvelles stations offertes. À signaler toutefois une augmentation de 4% de l'écoute des stations de langue anglaise, imputable en majeure partie aux banlieusards bilingues, pourtant les plus critiques dans leur discours sur la télévision. En comparant ces résultats avec les données d'autres études sur l'implantation de la câblodistribution, Dagenais conclut que ce n'est pas la technologie en soi qui exerce un effet sur le milieu, c'est bien davantage le type de milieu qui définit l'usage qu'on en fait.

Dans la conclusion générale, Jean-Paul BAILLARGEON poursuit la même idée tout en la nuancant : certes, la télévision à la carte et l'extrême fractionnement des auditoires ne sont encore que des virtualités ; et à quoi servirait une télévision à 200 canaux, si aucun contenu nouveau n'y était transmis, en particulier pour le grand nombre de téléspectateurs francophones unilingues ? Par contre, cette révolution technologique risquerait de rendre encore plus difficile l'intégration à la société québécoise des communautés anglophone et allophone, problème que cet ouvrage collectif propose comme défi majeur aux décideurs, tant dans le domaine général de la culture que dans celui plus spécifique des médias. L'ouvrage lance aussi deux séries de défis à la communauté des chercheurs : premièrement, explorer auprès des publics la complémentarité de pratiques culturelles (lecture, cinéma, télévision, musique...) dont l'étude est ordinairement abordée de façon isolée ; deuxièmement, mieux mesurer l'impact spécifique de ces divers produits, par exemple, pour ne considérer que la télévision, quel genre de motivation, d'émotion ou de réflexion peut susciter le visionnement de son téléroman favori, par rapport à l'écoute distraite de quelques vidéoclips ou d'un vieux film en reprise ? Nul doute que cet ouvrage saura alimenter les débats tant des praticiens que des analystes de la culture populaire du Québec.

Jacques LEMIEUX

*Département d'information et de communication,
Université Laval.*
